

L'homme et l'animal dans le *De rerum natura*

Lucrèce et la science de la vie

Aux vers 783-924 du chant V, qui traitent de l'origine du genre humain né de la terre (la phylogénèse), on trouve un grand nombre de concepts, de catégories et d'analogies tirées de la biologie ancienne. Voici la liste fondée sur mes recherches précédentes:

1. V.783-836 (genèse du genre humain hors de la terre)
 - a. biologie comparée (analogie établie entre la croissance des plantes et celle des animaux et des êtres humains).
 - b. invariabilité des espèces.
 - c. génération spontanée.
 - d. les trois modes de parturition (ovipare, vivipare, à l'état larvaire).
 - e. nutrition.
 - f. les soins donnés aux nouveaux-nés.
 - g. cycle de la femme (et de la terre-mère): jeunesse, âge adulte (fertilité), vieillesse (stérilité).¹
2. V.837-854 (tératologie, naissance de créatures déficientes)
 - a. pas de survie à cause de l'absence de parties du corps indispensables.
 - b. pas de procréation à cause de l'absence d'organes sexuels.²
3. V.855-877 (bipartition faite entre les animaux sauvages et les animaux domestiques)
Chaque espèce est restée en vie grâce à son arme (organe, partie du corps) et caractère spécifiques qui lui permettent de se maintenir.
4. V.878-924 (la naissance de monstres hybrides a été, est et sera impossible)
Des unions entre les différentes espèces (par ex. les centaures/hommes-chevaux) ne sont pas viables (réfutation rationaliste à laquelle est lié le nom de Palaiphatos).³

Aux vers 1028-1090 du chant V, qui portent sur l'origine naturelle du langage, on retrouve les mêmes concepts, catégories et analogies tirées de la biologie ancienne:

¹ Cf. Schrijvers (1974a).

² Cf. id. (1996).

³ Cf. id. (1983).

- a. biologie comparée (analogies établies entre l'enfant et le jeune animal, entre les animaux et les êtres humains).
- b. liste des sons des différents animaux.
- c. explication finaliste de l'emploi fait par les différents animaux de leur arme/organe/partie du corps spécifique.
- d. le langage, arme spécifique de l'homme pour demeurer en vie.⁴

Au cours du chant IV Lucrèce discute un grand nombre de problèmes biologiques:

- a. IV.824-857: explication antifinaliste et finaliste du fonctionnement des parties du corps (yeux, membres, langue, oreilles etc.), *antifinaliste* en ce qui concerne leur toute première création (phylogénétique) qui n'est pas due à une Nature ou à un Dieu providentiel mais à des rencontres accidentelles d'atomes, *finaliste* en ce sens que l'être humain, une fois formé avec des potentialités spécifiques, est capable de les traduire en acte 'by trial and error'. C'est l'homme qui est providentiel (cf. V.1342: *animo praesentire atque videre*) grâce aux *prolepseis* fondées sur ses expériences sensorielles, de sorte qu'il sait tirer profit des potentialités de son être et du monde autour de lui.
- b. IV.858-1287: *Parva Naturalia*
 - a. 858-876 nutrition.
 - b. 877-906 marche des animaux.
 - c. 907-961 sommeil.⁵
 - d. 962-1036 (les rêves, 986 ss. psychologie comparée: animaux-hommes).⁶
 - e. 1037-1287 procréation, vie sexuelle, copulation (1197 ss. biologie comparée: animaux-hommes), hérédité, stérilité.

Le chant III constitue en quelque sorte le *De anima* de Lucrèce:

- a. 231 ss. la nature triple de l'âme et la *quarta natura*.
- b. 288-322 psychologie comparée (les différents caractères des animaux et des hommes).
- c. 417-829 aspects physiologiques de l'âme en rapport avec le corps.

C'est au chant II que l'on trouve le plus grand nombre de concepts, de catégories et d'analogies biologiques. Comme le chant II a comme thème unificateur le développement de l'individu (l'ontogenèse) et qu'abstraction faite de la naissance du genre humain hors de la terre, le développement des toutes premières générations humaines (la phylogénèse) s'est poursuivi selon les mêmes lois inébranlables de la nature que celui des générations plus tardives et actuelles, le chant II a un grand nombre de thèmes biologiques en commun avec la deuxième partie du chant V:

⁴ Cf. id. (1974b).

⁵ Cf. id. (1976).

⁶ Cf. id. (1980).

- a. 62-79 croissance-dépérissement (*florescere-senescere*).
- b. 251-293 l'existence du *clinamen*, illustrée par la marche des animaux qui commence dans le cœur pour se répandre à travers le corps.
- c. 333-380 les différentes formes des atomes, illustrées par des exemples biologiques, tirés de la vie des animaux (digression sur les soins donnés aux nouveaux-nés) et de celle des plantes.
- d. 525 ss. nombre infini des atomes aux formes finies; le concept épicurien de l'*isonomia* (*aequalis tributio*) illustré par l'exemple biologique des éléphants qui sont rares (c'est-à-dire ils n'ont pas leur habitat) en Italie mais abondent aux Indes.
- e. 569 ss. croissance-dépérissement.
- f. 600-699 nutrition.
- g. 700-729 invariabilité des espèces, pas d'unions entre des espèces différentes.
- h. 865 ss. génération spontanée.
- i. 1023 ss. la croissance et le dépérissement du macrocosme expliqués par l'analogie tirée de la nutrition de l'homme.⁷

Au premier chant nous signalons les exposés suivants qui sont fortement empreints de la biologie:

- a. 159-214 l'invariabilité des espèces, la notion de la semence (*semina rerum*).
- b. 215-264 la nutrition et la croissance des plantes et des animaux.
- c. 585-598 l'invariabilité des espèces.
- d. 830-920 la réfutation d'Anaxagore et du concept (biologique!) de l'*homoeome-ria*, attribué à Anaxagore.

L'influence exercée par la biologie ancienne sur la pensée de Lucrèce se montre également dans plusieurs cas qui font preuve d'une connaissance détaillée des sciences anciennes de la vie. Il suffit de signaler à titre d'exemple la description de la naissance des cigales (V.803),⁸ l'analogie — traditionnelle dans les écrits embryologiques de l'antiquité — établie entre la fonction du cordon umbilical et la racine d'une plante liée à la terre (V.808),⁹ la description de l'*androgynes* (V.839)¹⁰ ou celle de la trachée-artère (IV.529 *asperiora ... arteria*).¹¹

Il faut remarquer que plusieurs concepts biologiques que nous venons de signaler dans l'aperçu global, ont également été utilisés par Lucrèce dans des contextes symboliques et illustrent encore une fois la synthèse que notre poète s'est efforcé de réaliser entre le côté scientifique et le côté littéraire de son poème. Au prologue du chant V il va réfuter la valeur des exploits mythiques d'Hercule en soulignant que toutes ces bêtes sauvages que le héros aurait tuées, vivent dans des régions désertes. Il en

⁷ Cf. Klingner (1952).

⁸ Cf. Schrijvers (1974a) 253-255.

⁹ Cf. id. (1974a) 256-258.

¹⁰ Cf. id. (1996) 846-847.

¹¹ Cf. Cic. *N.D.* II.136: *sed cum aspera arteria (sic enim a medicis appellatur) et Pease ad loc.*

conclut (V.38): *si non victa forent quid tandem viva nocerent?*¹² Il a l'air de s'inspirer d'un fait évident, mentionné dûment par exemple par Aristote dans son *Histoire des animaux*, VII.28, portant sur la répartition des animaux suivant les lieux. Dans la deuxième partie du même prologue les bêtes sauvages figurent comme symboles des passions désastreuses qu'Epicure a chassées et domptées (V.49-50: *expulerit, subegerit*) sans armes par sa seule parole (50: *dictis, non armis*). C'est donc grâce à l'arme spécifique de l'homme, le langage, (cf. le ton emphatique du vers 51: *nonne decebit hunc hominem numero divom dignarier esse?*) qu'Epicure, ce *Graius homo*, a sauvé l'humanité. Le rôle pacificateur du langage sera souligné par Lucrèce également dans sa reconstruction de la phylogénèse du genre humain (V.1022-1023):

vocibus et gestu cum balbe significarent
imbecillorum esse aecum misererier omnis.

Sans les traités (*foedera*) résultant du développement de la faculté parlante, le genre humain eût dès lors entièrement disparu... (V.1026-1027). On rencontre le même symbolisme dans la deuxième partie du prologue du chant I (l'hymne à Vénus 29 ss.). Là, le poète prie que le dieu Mars, conducteur 'des bêtes sauvages' de la guerre (32: *belli fera moenera*), se laisse vaincre (32-34: *Mavors armipotens ... devictus*) par les douces paroles (39: *suavis ex ore loquellas*) de la déesse de sorte que les farouches travaux de la guerre (29: *fera moenera militiai*) s'apaisent assoupis (30: *sopita quiescant*).

Dans la première partie de l'hymne à Vénus, Lucrèce décrit le rut des animaux au printemps. Le fait que, dans ce contexte, le poète se tait de la vie amoureuse des hommes, ne doit pas être expliqué — comme on l'a fait dans des études lucrésiennes d'inspiration freudienne — comme un cas de refoulement de la part de Lucrèce. Cette partie constitue une élaboration poétique d'un fait biologique et évident, dûment mentionné par ex. par Aristote dans son *Histoire des animaux* (V.8.542a18 ss. portant sur les époques de l'accouplement):

en tout cas la nature veut que chez la plupart d'entre eux [sc. les animaux] cette union se fasse vers la même époque, au moment du passage de l'hiver à l'été, c'est-à-dire au printemps, saison pendant laquelle la plupart des animaux, ailés, terrestres et nageurs, sont portés à s'unir ... Mais c'est surtout l'homme qui fait l'amour en toute saison. (trad. P. Louis)

De ce fait, l'homme ne trouve pas de place dans l'hymne printanier qui ouvre le *De rerum natura*!

Dans l'explication allégorique du culte de Cybèle se trouvent les vers suivants qui concernent les rapports entre les parents et les enfants (II.604-605):

adiunxere feras quia quamvis effera proles
officiis debet molliri victa parentum.

Dans les traductions d'Ernout et de Bailey et dans le commentaire de Leonard-Smith il règne une certaine confusion quant à l'interprétation des mots *officiis parentum*

¹² Cf. l'emploi que Lactance (sans doute à l'instar de Lucrèce) a fait de cette donnée biologique dans son argumentation téléologique et anti-épicurienne dans son traité *De opificio dei* 2.5: *si qua vero in praedam maioribus cedunt, ne tamen stirps eorum funditus interiret, aut in ea sunt relegata regione, ubi maiora esse non possunt ...*

(Bailey: 'by the loving care of parents;' Ernout: 'par les bienfaits des parents;' Leonard & Smith: 'for the reverse process, whereby harshness and arrogance of parents are softened by their children, see V.1017-1018'). Selon ces traductions et interprétations il s'agirait des soins donnés aux enfants (*proles*) par leurs parents. Ainsi la tendance de la prescription allégorique serait répétée aux vers II.614-615:

Gallos attribuunt, quia, numen qui violarint
matris et ingrati genitoribus inventi sint...

Etant donné que selon la conception de Lucrèce la phylogenèse du genre humain est dans l'ordre chronologique la toute première ontogenèse individuelle, le processus d'adoucissement décrit au chant V (1014 ss.: *tum genus humanum primum mollescere coepit*) est identique à celui qui se lit aux vers II.604-605, c'est-à-dire toute lignée, si farouche soit-elle, doit s'adoucir et se dompter (une fois que celle-ci est devenue adulte et s'est reproduite elle-même) par leurs devoirs parentaux vis-à-vis de leurs propres enfants. Remarquez qu'après la naissance du genre humain hors de la terre, la Terre-Mère est douce également au bénéfice de ses enfants (V.780-781: *molli terrae arva*, 817: *molli lanugine abundans*).

L'aperçu précédent justifie, à notre avis, la conclusion selon laquelle — abstraction faite même des aspects médicaux du *DRN* (par ex. la description de la peste au chant VI, celles de l'épilepsie, de l'ivresse, de la léthargie etc. au cours du chant III) — une grande partie du poème de Lucrèce est empreinte de la *biologie*. Cette constatation pose le problème de savoir quel a été le degré de la connaissance et de l'intérêt d'Epicure et de l'école épicurienne en ce qui concerne la biologie.

Dans la collection d'Usener les attestations qui témoignent d'une connaissance et d'un intérêt de ce genre, sont peu nombreuses: fr. 325-328: *de somno et somniis*, 329-332: *de generatione*, 333: *de origine generis humani*, 334-335: *de loquella*. En plus, dans cette petite liste deux attestations sont d'un caractère douteux en ce sens que le nom d'Epicure paraît avoir été substitué à celui de Lucrèce. C'est le cas au fragment 333 Us. où le témoignage de Censorinus (*De die nat.* 4.9) sur l'origine du genre humain hors de matrices fixées à la terre par des racines est plutôt une paraphrase du texte de Lucrèce (V.808).¹³ Une substitution pareille est également très vraisemblable, à notre avis, au fragment 327 Us., où le commentateur médiéval de Lucain (*Commenta Lucani* VII.8) ou plutôt sa source s'est inspiré de l'explication des rêves que l'on trouve dans le *DRN* VI.962 ss. Il faut remarquer aussi que dans le fragment 332 Us. l'opinion attribuée à Epicure sur la nutrition de l'embryon par des mamelons qui se trouvent dans la matrice, est différente de celle de Lucrèce, d'autant plus que l'emploi du terme *radicibus* (V.808) reflète chez ce dernier une connaissance de l'analogie, établie traditionnellement dans des écrits médicaux (plus tardifs) et par Aristote, entre la fonction de la racine chez les plantes et celle du cordon umbilical chez les femmes enceintes.

Un autre cas de divergence entre Epicure et Lucrèce a été signalée par F. Solmsen à propos du fragment 293 Us.:

¹³ Cf. Waszink (1964).

Epicurus' own and more specific view was that ἀνάδοσις (i.e. the distribution of food in the body) comes about by the same rather complicated process which accounts for the attraction of iron by the magnet stone. Of this view no trace is to be found in our section (référence au *DRN* VI.946: *diditur in venas cibus omnis*, IV.955; II.1136).¹⁴

Notre impression provisoire selon laquelle le grand nombre de thèmes et de concepts biologiques dans le *DRN* est plutôt une contribution personnelle et originale par Lucrèce à l'élaboration de la doctrine de son Maître, est renforcée par l'absence totale de thèmes biologiques dans la reconstruction du *Peri phuseôs* d'Epicure, telle qu'elle a été proposée par D. Sedley et généralement reprise par M. Erler dans le grand volume *Die Philosophie der Antike 4, Die hellenistische Philosophie* 1.¹⁵ De la même façon on ne trouve dans l'aperçu fait par M. Erler de l'histoire de l'école épicurienne aucune référence à la biologie, à l'exception d'un seul cas: Asclepiades Bithynicus, caractérisé par M. Erler — à juste titre selon nous — en ces mots: 'sein Einfluß erstreckte sich auch auf Lukrez, allerdings weniger als Lehrer, sondern eher als Vorbild um Physiologie und Pathologie des Menschen im Rahmen der Physik und Mechanik zu erklären.'¹⁶

A côté de ces cas de divergence entre Epicure, l'école épicurienne et Lucrèce il existe un grand thème biologique que le poète romain a en commun avec le Maître et ses condisciples: celui de la semence (σπέρματα, *semina rerum*) aussi bien sur le plan atomiste en général que sur celui de la procréation humaine.¹⁷ Cette constatation est renforcée aussi bien par la présence d'*Epicurus* ou d'*Epicurei* dans les *Doxographi Graeci* de Diels dans l'aperçu de certaines doctrines spermatologiques et embryologiques, qui sont dûment notées par Usener, et par leur absence totale dans d'autres paragraphes portant sur des problèmes biologiques plus détaillés

Parmi les développements biologiques dans le *DRN* on décèle deux concepts importants que la biologie lucrétienne a en commun avec celle d'Aristote: 1^e l'intérêt porté par tous les deux à la biologie (et la psychologie) comparée;¹⁸ 2^e l'explication finaliste de l'emploi (non pas de la toute première création) des parties du corps (cf. *DRN* V.1033: *sentit enim vis quisque suas quoad possit abuti*).¹⁹ Dans la deuxième partie de notre contribution nous voudrions tirer l'attention sur 4 exemples pris du *DRN*, qui témoignent des efforts de Lucrèce pour faire une sorte d'intégration entre la physique atomiste d'Epicure et la biologie aristotélicienne.

1. Après avoir appuyé l'existence du libre arbitre par une référence à la marche des animaux (II.263 ss.) Lucrèce explique le principe de cette marche au chant IV (877 ss.) en ces termes:

nunc qui fiet uti passus proferre queamus
cum volumus ...

¹⁴ Solmsen (1953) 39 et note 19.

¹⁵ (1994) 203-363.

¹⁶ o.c. 276-277.

¹⁷ L'attention donnée aux problèmes spermatologiques à l'école épicurienne se reflète dans *PHerc.* 908/1390 'sulla procreazione' (cf. Puglia 1992a et 1992b; je dois cette référence à mon collègue T. Dorandi); voir aussi la fin de la scolie ad *Épic. Ep. ad Hdt.* 66.

¹⁸ Cf. Dierauer (1977) 100-161.

¹⁹ Voir pour l'interprétation de ce vers Schrijvers (1974b) 356-357.

dico animo nostro primum simulacra meandi
accidere atque animum pulsare, ut diximus ante.
inde voluntas fit ...

C'est D. Furley²⁰ qui a rapproché l'explication lucrétienne d'un texte pris du traité *De motu animalium* d'Aristote (702a10-21):

... διὰ τοῦτο δ'ἄμα ὡς εἰπεῖν νοεῖ ὅτι πορευτέον καὶ πορεύεται ἂν μὴ τι ἐμποδίζῃ ἕτερον, τὰ μὲν γὰρ ὀργανικὰ μέρη παρασκευάζει ἐπιτηδείως τὰ πάθη, ἢ δ'ὄρεξις τὰ πάθη, τήνδ' ὄρεξιν ἢ φαντασία, αὕτη δὲ γίνεται ἢ διὰ νοήσεως ἢ δι' αἰσθήσεως ...

Le savant britannique y ajoute le commentaire suivant:

It will be seen that Lucretius' discussion of voluntary movement is an Atomist's commentary on this passage, or at least on the doctrine contained in it. His example — walking — is the same as Aristotle's. Both of them stress the mental picture which starts off the reaction; Lucretius speaks of the *imago*, Aristotle of *phantasia* ...

On peut poursuivre ce rapprochement en ajoutant que 'la petite cause qui est à l'origine de grands mouvements' est un thème cher à Aristote et Lucrèce et illustré par tous les deux à l'aide de l'exemple du gouvernail d'un navire (Aristot. *MA* 701b25):

ὅτι δὲ μικρὰ μεταβολὴ γινομένη ἐν ἀρχῇ μεγάλας καὶ πολλὰς ποιεῖ διαφορὰς ἄποθεν, οὐκ ἄδηλον· οἶον τοῦ οἴακος ἀκαριαῖόν τι μεθισταμένου πολλὴ ἢ τῆς πρώρας γίνεται μετάστασις.

Cet exemple a été repris comme problème mécanique par Aristote dans ses *Mechanica* (850b28: διὰ τί τὸ πηδάλιον μικρὸν ὄν ... ὥστε ὑπὸ μικροῦ οἴακος καὶ ἐνὸς ἀνθρώπου δυνάμεως ... μεγάλα κινεῖσθαι μεγέθη πλοίων;).²¹ L'ensemble de ces deux textes d'Aristote paraît avoir été à la base de l'exposé de Lucrèce aux vers IV.898 ss:

nec tamen illud in his rebus mirabile constat,
tantula quod *tantum* corpus corpuscula possunt
contorquere et onus totum convertere nostrum ...
et *manus una* regit quantovis impete euntem
atque *gubernaculum* contorquet quolibet *unum*.

Cette impression selon laquelle on aurait affaire ici avec un emprunt direct d'Aristote chez Lucrèce, se renforce quand on se rend compte que plus loin dans le même exposé (IV.905-906) se retrouve le même exemple des poulies (*troclea*/τροχιλέα) et que le mot *machina* peut être considéré comme une allusion à la source grecque, c'est-à-dire aux *Mechanica* (853a32) d'Aristote:

Διὰ τί, ἐάν τις δύο τροχιλέας ποιήσας...θάτερον δὲ ἢ προσερηρισμένον ἢ προσθεμιμένον κατὰ τὰς τροχαλίας, ἐάν ἔλκη τις τῇ ἀρχῇ τοῦ καλωδίου, μέγала βάρη προσάγει, κἂν ἢ μικρὰ ἢ ἔλκουσα ἰσχύς;

cf. IV.905-906:

multaque per *trocleas* et *tympana* *pondere magno*
commovet atque *levi* sustollit *machina* *nisu*.

²⁰ Furley (1967) 218-219.

²¹ Voir aussi pour ce rapprochement d'Aristote et de Lucrèce Pigeaud (1980) 179-183.

2. Aux vers 830 ss. du chant I Lucrèce présente la doctrine d'Anaxagore en ces termes:

nunc et *Anaxagorae* scrutemur *homoeomerian*
quam Grai memorant ...
principio, rerum quam dicit *homoeomerian*
ossa videlicet e paucillis atque minutis
ossibus hic et de paucillis atque minutis
visceribus *viscus* gigni *sanguenque* creari
sanguinis inter se multis coeuntibus guttis ...

Le texte a été discuté par W. Rösler et M. Schofield dans le cadre de leurs efforts de placer respectivement Lucrèce et Anaxagore dans la tradition doxographique.²² A propos du témoignage de Simplicius Schofield parle d'une réminiscence d'Aristote; sur les vers *DRN* I.830 ss. Rösler donne le commentaire suivant:²³

nun lehrt jedoch die Wortgeschichte des hier verwandten Terminus rasch, dass die Zuweisung von *homoeomeria* an Anaxagoras zu Unrecht erfolgt, es sich dabei vielmehr um einen Irrtum handelt, der auch bei anderen Autoren begegnet und der anscheinend auf einer Fehlinterpretation bestimmter Aristotelischer Formulierungen beruht. Von *homoiomerês* ist das Substantivum *homoiomereia* abgeleitet, das erstmals bei Epikur belegt ist, und zwar im Singular und ohne Verbindung mit Anaxagoras.

A l'instar de D. Lanza, Schofield a proposé une source épiciurienne pour cette tradition doxographique dont Lucrèce ferait partie. Le savant britannique souligne que Lucrèce, de même qu'Épicure, a utilisé le substantif *homoeomeria* au singulier et au même sens abstrait qu'Épicure lui a prêté ('as having the same abstract force bestowed on it by Epicurus').²⁴ Or, cette différence entre le singulier et le pluriel (utilisé dans des sources doxographiques plus tardives que Lucrèce), constatée par Schofield, est sans intérêt pour le texte de Lucrèce puisque les vers qui suivent pour expliquer la terminologie (*ossa ... e paucillis atque minutis ossibus, de paucillis atque minutis visceribus viscus*), font ressortir que le poète romain utilise effectivement le terme *homoiomeria* pour décrire les *archai* matérielles et se place de ce fait dans un développement plus tardif. Dans le cadre de notre article il suffit de constater qu'Épicure a été le premier d'utiliser le terme d'*homoiomeria*, mais sans le mettre en rapport avec la doctrine d'Anaxagore et non plus avec la doctrine *biologique* d'Aristote. En effet, ce que Rösler et Schofield²⁵ ont ignoré, c'est qu'Aristote lui-même a transféré l'emploi technique, c'est-à-dire biologique, du terme à son explication de la doctrine d'Anaxagore (cf. *De caelo* 302a28 = 59 DK 43: 'Α. δὲ τοῦναντίον· τὰ γὰρ ὁμοιομερῆ στοιχεῖα, λέγω δ' οἷον σάρκα καὶ ὄστον καὶ τῶν τοιούτων ἕκαστον). Son traité sur l'histoire des animaux ouvre justement par l'opposition centrale entre *homoiomerês* et *anhomoiomerês* (*HA* I.1.486a5: τῶν ἐν τοῖς ζῴοις μορίων τὰ μὲν ἐστὶν ἄσύνθετα, ὅσα διαιρεῖται εἰς ὁμοιομερῆ, οἷον σάρκες εἰς σάρκας ...). C'est ce transfert fait par Aristote lui-même que Lucrèce a suivi — directement ou plutôt indirectement vu le nombre de témoignages doxographiques grecs — aux vers 830 ss. du chant I.

²² Rösler (1973) 58-61; Schofield (1975) 2 ss.

²³ *Art. cit.*, 58.

²⁴ Schofield (1975) 5 et note 17.

²⁵ Cf. toutefois Schofield (1980) 153 et note 39.

3. Aux vers 527 ss. du chant II Lucrèce va démontrer que les atomes de formes semblables sont en nombre infini:

... primordia rerum,
inter se simili quae sunt perfecta figura,
infinita cluere.

Comme Ernout & Robin et Bailey le signalent dans leur commentaire *ad loc.*, Lucrèce se sert dans sa démonstration du principe de *l'isonomia*, c'est-à-dire de l'égalité distribution des choses et des êtres à travers le monde, qu'Epicure semble avoir le premier formulé.²⁶ Cependant, l'illustration concrète que Lucrèce présente de ce principe, a été empruntée du monde des animaux (II.532-540):

nam quod rara vides magis esse animalia quaedam
fecundamque magis naturam cernis in illis
at regione locoque alio terrisque remotis
multa licet genere esse in eo numerumque repleri,
sicut quadrupedum cum primis esse videmus
in genere anguimanus elephantos, India quorum
milibus e multis vallo munitur eburno,
ut penitus nequeat penetrari: tanta ferarum
vis est quarum nos per pauca exempla videmus.

Dans cet exemple on retrouve plusieurs données dont l'ensemble suggère une provenance (directe ou indirecte) aristotélicienne-péripatéticienne. Tout d'abord, Lucrèce s'inspire encore une fois du thème biologique de la répartition et des différences des animaux suivant les lieux (cf. Arist. *HA* VIII.28). Parmi les références nombreuses faites aux éléphants par Aristote (deux colonnes dans l'*Index Aristotelicus* de Bonitz) on trouve la notice selon laquelle ce sont les habitants de l'Inde qui se servent d'éléphants pour faire la guerre (*HA* IX.1.610a19: *χρῶνται δ'οἱ Ἴνδοὶ πολεμιστηρίοις* ...). Le savant grec parle longuement de l'arme spécifique de l'éléphant: les défenses énormes (*HA* II.5.501b30 ss.). Au vers II.537-538 (*India quorum milibus e multis vallo munitur eburno*: 'l'Inde les nourrit par milliers innombrables et s'en fait un rempart d'ivoire'), il s'agit d'une élaboration poétique et amplifiée d'un fait biologique (cf. pour l'expression *vallo munitur eburno* le vers V.27 qui ressortit également au thème de la répartition des animaux: *hydra venenatis posset vallata colubris*) et c'est en vain que l'on a essayé de trouver des parallèles historiques-ethnographiques pour ce 'rempart d'ivoire', image grandiose des 'défenses' des éléphants, où se réunissent chez Lucrèce le savoir biologique et le génie poétique. C'est ce qui vaut également pour l'expression *anguimanus* ('a magnificent epithet,' Bailey *ad loc.*), désignant la trompe de l'éléphant, analogue à la main humaine, et inspirée par une donnée qui provient finalement de la biologie aristotélicienne (*PA* I.16.658b33: *ὁ δ'ἐλέφας ... Μυκτῆρ γάρ ἐστιν ᾧ τὴν τροφὴν προσάγεται, καθάπερ χειρὶ χρώμενος, πρὸς τὸ στόμα ... καὶ χρῆται καθάπερ ἄν εἰ χειρὶ.*)

4. Aux vers 282 ss. du chant III Lucrèce continue son exposé sur la nature de l'âme. Conformément à la doctrine d'Epicure, il s'est efforcé — au paragraphe qui précède

²⁶ Voir aussi pour ce concept McKay (1964) 127-128.

(III.231 ss.) — de prouver que cette nature est triple, composée de trois substances (*calor, ventus, aer*) augmentées d'une quatrième sans nom. Aux vers III.282-287 il stipule que telle ou telle de ces trois substances prédomine, telle autre est subordonnée pour que leur ensemble arrive à réaliser une certaine unité. Afin d'illustrer cette thèse, il nous présente trois cas de la prédominance d'un de ces trois composants: 1. *plus calidi*, manifesté par la colère (*ira*), 2. *plus venti*, manifesté par la crainte (*formido*), 3. *plus aëris*, manifesté par la tranquillité (III.288-293). Ensuite, sa description — très poétique d'ailleurs — des trois exemples concrets de cette prédominance aboutit au fond à un court exposé de psychologie comparée: *plus calidi/ira*: ex. le lion (*vis violenta leonum*), *plus venti/horror*: ex. le cerf (*ventosa cervorum frigida mens*), *plus aëris/tranquillité* (cf. *placido*, 302): ex. le boeuf (*natura boum*). La description de cette triade tirée du monde des animaux est suivie de la phrase lapidaire: *sic hominum genus est* (307).

Aux vers 741 ss. du chant III, paragraphe qui porte sur l'hérédité des traits de caractère, il explique l'invariabilité des caractères des animaux par le fait que dans chaque germe, dans chaque espèce, réside une âme déterminée qui partage la croissance de chaque corps. Lucrèce reprend ici les exemples de la violence courroucée des lions et l'instinct de la fuite chez les cerfs (*acris violentia leonum, fuga cervis*, III.741-742). Toutefois, l'exemple de l'indolence du boeuf, bien choisi aux vers III 302-306 pour illustrer la prédominance de l'air paisible dans l'âme, a été remplacé par celui de la ruse des renards (*vulpes dolus*, 742). Il appuie sa thèse sur l'hérédité des caractères par une argumentation *ex absurdo*: si cela n'était pas le cas:

effugeret canis Hyrcano de semine saepe
cornigeri incursum cervi, tremeretque per auras
aeris accipiter fugiens veniente columba,
desiperent homines, saperent fera saecula ferarum.

Au vers III.753 il formule l'opposition fondamentale entre les hommes et les bêtes: la possession/privation de la *raison*. Cette même opposition se trouve à la base de son affirmation par laquelle il termine son exposé sur les différences des caractères (qui sont en principe invariables): 's'il subsiste en nous (sc. êtres humains) des traces de notre première nature que la *ratio* est incapable d'effacer, elles sont si faibles que rien véritablement ne saurait nous empêcher de mener une vie digne des dieux.' A cause des liens entre les deux paragraphes (III.282; III.741), nous sommes d'avis que le mot *ratio* (III.321) ne désigne pas en premier lieu, d'une façon plus restreinte, 'la philosophie' ou même 'la philosophie épicurienne' — comme on l'a généralement supposé dans les commentaires *ad loc.* —, mais plutôt, plus généralement, la raison humaine.

Aux vers 855 ss. du chant V, paragraphe qui traite de la phylogénèse des espèces des animaux, on rencontre les mêmes exemples des différents caractères des animaux, utilisés maintenant à l'appui de la thèse selon laquelle de nombreuses espèces ont disparu dès leur première origine à cause de l'absence d'une certaine capacité, liée à leur caractère, qui ne leur permettait pas de rester en vie et de se créer une descendance. Parmi les espèces qui dès l'origine ont subsisté, Lucrèce cite les lions — grâce à leur férocité courageuse (*virtus*) —, les renards — grâce à leur ruse (*dolus*) — et

les cerfs — grâce à la vitesse de leur fuite (*fuga*) —. Les animaux domestiques, protégés par l'homme à cause de leur utilité, doivent leur salut également à leur caractère paisible, fait pour la domestication. Lucrèce nous cite les chiens au sommeil léger, au coeur fidèle (*at levisomna canum fido cum pectore corda*, 864) et les bêtes de somme et de trait parmi lesquelles nous retrouvons les boeufs (865-866).

Nous croyons qu'à l'origine de ces trois exposés de Lucrèce, qui forment un ensemble cohérent et systématique, se trouve directement ou indirectement, un texte de base sur les caractères des animaux, à savoir Aristote, *Histoire des animaux* I.1.488a12 ss. (cf. *HA* VIII.1.588a16 ss.):

διαφέρουσι δὲ καὶ ταῖς τοιαῖσδε διαφοραῖς κατὰ τὸ ἦθος:
 τὰ μὲν γὰρ ἔστι πρᾶα καὶ δῦσθημα καὶ οὐκ ἐνστατικά, οἷον βοῦς...
 τὰ δὲ φρόνιμα καὶ δειλά, οἷον ἔλαφος...
 τὰ δ' ἐλευθέρια καὶ ἀνδρεία καὶ εὐγενῆ, οἷον λέων...
 καὶ τὰ μὲν πανοῦργα καὶ κακοῦργα, οἷον ἀλώπηξ
 τὰ δὲ θυμικά καὶ φιλητικά καὶ θεραπευτικά, οἷον κύων
 [τὰ δὲ πρᾶα καὶ τιθασσευτικά, οἷον ἐλέφας]
 ...
 βουλευτικὸν δὲ μόνον ἄνθρωπός ἐστι τῶν ζώων.

Une comparaison typologique entre ces trois exposés de Lucrèce et celui d'Aristote montre le caractère essentiellement paraphrastique du *De rerum natura*.²⁷ Le(s) texte(s) de base sont en prose. Lucrèce fait une sélection judicieuse, adaptée au propre contexte argumentatif. Aux vers III.314-318 le poète avoue lui-même qu'il est très difficile, sinon impossible de lier tous les caractères différents des animaux ou des hommes aux trois substances de l'âme (*calor, ventus, aer*), ce qui est au fond un *testimonium paupertatis* pour son propre exposé psychologique. Les exemples mentionnés brièvement par Aristote sont devenus chez Lucrèce de vraies vignettes de grande force évocatrice. La notice sur l'homme (βουλευτικὸν δὲ μόνον ἄνθρωπός ἐστι τῶν ζώων) a été tournée en une affirmation finale d'ordre éthique et protreptique, conformément à la tendance générale du *De rerum natura*. Comme l'*Histoire des animaux* a été assez populaire et connu à l'époque hellénistique,²⁸ nous ne voulons pas exclure que Lucrèce a eu une connaissance directe de ce traité aristotélicien. Pour un Latiniste qui s'efforce de mieux comprendre le texte du *DRN*, il suffit de constater la grande influence exercée par la biologie aristotélicienne sur la pensée de Lucrèce, comme nous espérons l'avoir démontré dans cet article. Directement ou indirectement? Cette question reste ouverte, étant donné le caractère fragmentaire de la tradition à l'époque hellénistique. En tout cas il nous semble improbable que sur ce point Lucrèce se serait inspiré directement d'Epicure lui-même.

²⁷ Voir Schrijvers (1992) pour une caractérisation plus détaillée de Lucrèce en tant que poète paraphrastique.

²⁸ Cf. Louis (1964) Introduction vii-ix.

